

# Conférence Chaire Jean Bastaire

## 8 novembre 2016

Mesdames, Messieurs,

J'imagine que nous aurons partagé la même satisfaction de voir, près d'un demi-siècle après le pamphlet de Lynn Whyte sur la responsabilité du christianisme dans la crise écologique, combien le témoignage d'Alain Lipietz nous montre que les relations entre le christianisme et l'écologie ont évolué. Grâce à un petit texte, l'Encyclique du Pape *Laudato Si*.

Elle a réussi là où des tentatives précédentes (travaux de la conférence des Evêques de France notamment) sont passées inaperçues car elle a su, comme l'exprime bien Alain Lipietz, retrouver ce qui dans le christianisme est porteur d'universalité pour entrer en dialogue avec tous les hommes. Non pas, comme le présente, Alain Lipietz qu'il s'agisse d'une encyclique pour les agnostiques mais plus généralement pour tous ceux qui cherchent des réponses spirituelles à la crise actuelle. A cet égard il est significatif qu'Alain Lipietz ait été plus intéressé par les chapitres 2 et 6 qui nous incitent à relire la tradition chrétienne pour y redécouvrir tout son potentiel écologique.

Ce que j'ai pour ma part compris de la recherche des écologistes actuellement c'est qu'il s'agit de répondre à un besoin de transcendance qui peine à s'exprimer faute d'outils conceptuels. Mais ce besoin de transcendance, comme le souligne Alain Lipietz, ne

saurait s'exprimer pour les écologistes que dans l'immanence. Là où le dialogue avec l'écologie devient intéressant c'est d'abord sur l'origine de ce besoin de transcendance et la façon de l'adresser en respectant la position de l'agnostique.

Pour commencer, de façon pragmatique, la première raison de l'émergence de ce besoin est l'impuissance des écologistes à entraîner par leurs idées un grand mouvement de conversion collective. Il y a ce sentiment que l'amoncellement des preuves scientifiques et toute la pédagogie déployée sur les eco-gestes ne suffit pas à susciter un changement durable et massif des comportements : « Nous ne croyons pas ce que nous savons » résume Jean-Pierre Dupuy. Il manque comme le souligne Alain Lipietz, une « mystique » de l'action par laquelle l'homme parvient à dépasser son intérêt immédiat pour servir quelque chose qui le dépasse. Je parlerais pour ma part d'un « retournement » qui vient ébranler notre vision du monde et c'est précisément ce que nous propose l'encyclique avec la notion de « conversion écologique ». Comme nous l'enseigne Emile Durkheim dans son *Les formes élémentaires de la vie religieuse* : « le croyant est celui qui peut davantage ».

Cette conversion écologique, le Pape François nous en donne la motivation profonde en posant pour la première fois la question de la technique en lien avec la crise écologique. A ce stade, le constat est partagé avec le monde de l'écologie et Alain Lipietz nous décrit avec enthousiasme ce constat comme celui de l'écologie politique. En imposant ses « frontières méthodologiques » (pour reprendre les termes de l'encyclique) la technique est devenue ce « paradigme homogène et unidimensionnel » dont on peut se demander s'il n'est précisément pas irréductible à toute autre dimension qu'elle soit éthique ou esthétique. Pour Jacques Ellül, théologien protestant, spécialiste de la question de la technique, la religion est aujourd'hui le seul élément véritablement subversif qui puisse nous délivrer de

l'emprise technicienne : « *Soit la technique devient un destin pour l'homme, une sorte de fatalité qui saisit toutes les réalités humaines[...] Soit il existe quelque chose qu'elle ne peut assimiler et ce ne peut être qu'un transcendant, quelque chose qui n'est pas inclus dans le monde* ». Pour Ellül, le modèle de cette « résistance » est la pensée qu'il nomme de la « non puissance ». Inspirée de la kénose (abaissement de Dieu dans le Christ), elle prône aux antipodes de la toute puissance prométhéenne de la technique l'auto-limitation qui consiste à « pouvoir et ne pas vouloir faire ».

Comme le souligne à plusieurs reprises Alain Lipietz, cette auto-limitation suppose un saut. Pour le Pape François il s'agirait d'un saut en dehors de l'anthropologie auto-référentielle qui caractérise la modernité: « *L'attitude fondamentale de se transcender en rompant avec l'isolement de la conscience et l'auto-référentialité est la racine qui permet une attention aux autres et à l'environnement, qui fait naître l'action morale de prendre en compte l'impact que chaque action, chaque décision personnelle provoquent en dehors de soi.*<sup>1</sup> ». Là encore le constat de la primauté du lien (le *religare* à l'origine du mot religion) est partagé par l'écologie dans le cadre d'une vision éco-systémique qui pose l'Etre en termes de relations. Mais là où le dialogue doit être poursuivi avec le monde de l'écologie c'est précisément sur les modalités de ce saut : implique -t-il ou non un rapport au divin ?

Au cours de son exposé, Alain Lipietz a fait à plusieurs reprises état de « scories théologiques » dans le discours du Pape qui limitent selon lui la portée de son message. Quelles sont ces « scories » ? Notre invité souligne en particulier un « déraillement » à la fin du §. 119 qu'il juge irrecevable pour un agnostique : « *On ne peut pas envisager une relation avec l'environnement isolée de la relation avec les autres personnes et avec Dieu*. Ce serait un individualisme

---

<sup>1</sup> Encyclique *Laudato Si*, §.208

*romantique, déguisé en beauté écologique, et un enfermement asphyxiant dans l'immanence. ».*

Ce que pointe ici le Pape ce n'est pas la nécessité pour être écologiste d'être croyant, comme l'interprète Alain Lipietz, mais le risque associé à une relation directe et fusionnelle entre l'homme et une nature sacralisée. Une attitude qui évoque l'éthos romantique (dont l'immense mérite par ailleurs est de nous permettre de retrouver cette intimité avec une nature rendue à son mystère) où la sublimation des forces de la nature ne contribue in fine qu'à exalter l'ego. Sentiment océanique de fusion qui fait de la conversion un retour à l'Un. Dimension intéressante puisqu'elle constitue l'un des deux pôles entre lesquels la conversion se trouve prise selon Pierre Hadot, grand spécialiste du sujet et des philosophies antiques : **le retour (*epistrophe*) et l'arrachement à Soi (*metanoia*)**<sup>2</sup>. Mais à la différence des grecs pour lesquels l'harmonie de l'homme dans le cosmos reposait sur le sens de l'ordre et de la limite, ici la fusion dans le Tout (*to pan*) conduit à rechercher dans les forces déchaînées (*Sturm und drang*) de la nature l'exaltation d'un obscur sentiment vital et une libération par rapport au joug de la rationalité imposé par la modernité.

Comme le souligne un des précurseurs de l'écologie politique, Bernard Charbonneau : « *la médiocrité du sentiment de la nature chez les romantiques tient à ce qu'il n'est qu'émotion devant un paysage, méditation poétique devant une nature supposée à l'usage des émotions humaines*<sup>3</sup> ». Le rapport à la nature se fait fuite du monde, recherche d'un exutoire aux désordres de l'ego mais le patient s'affranchit-il vraiment du médecin ? Comme me le confiait récemment la fondatrice des *Temps du Corps*, un centre de culture chinoise à Paris : la quête frénétique de nature par les occidentaux traduit un malaise profond, cette pratique « consumériste » de la

---

<sup>2</sup> P. HADOT, *Exercices Spirituels et philosophie antique*, Editions Albin Michel, 2002

<sup>33</sup> B.CHARBONNEAU/J.ELLUL, *Nous sommes tous révolutionnaires malgré nous* ». Editions du Seuil, 2014, p.135

nature traduit, selon elle, une absence de vie intérieure et « d'exercice spirituel ». Ce que nous apprennent des techniques telles que le *Qi Gong* (travail sur le souffle) c'est que la nature est en nous avant d'être à l'extérieur. On voit donc ici se dessiner toute la portée prophétique de cette « scorie théologique » : « Retrouver le monde comme mystère » oui, (ce sont les propres termes du Pape François) mais pas en dehors de tout travail et de toute direction spirituelle !

Deuxième bémol d'Alain Lipietz par rapport à l'Encyclique *Laudato Si* : le sentiment que le Pape aurait gommé certaines aspérités du discours traditionnel de l'Eglise pour le rendre audible au plus grand nombre. Selon lui, si l'Encyclique *Laudato Si* est aujourd'hui « *la plus lue par des non-chrétiens* » c'est qu'ils « *auront le bonheur de ne pas y trouver deux grands absents : la chute et le péché originel* ». Inutile, je pense, d'insister sur le fait que la chute n'est pas un terme biblique mais l'héritier d'une hellénisation du christianisme dont on trouve la première occurrence chez Origène dans un sens d'ailleurs différent de la chute de l'âme dans le corps décrite par Platon.

Pour ce qui est du péché, Alain Lipietz évoque de façon pertinente un « péché continué » hérité de la rupture de la relation triangulaire entre l'homme/ Dieu et la nature, la terre devenant par le péché des hommes difficile à travailler : « *Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais formellement prescrit de ne pas manger, le sol sera maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras* » (Gn 3,17). Ce que souligne bien Alain Lipietz c'est que le travail de St François est de recréer ce lien mais ce qu'il n'explique pas c'est en quoi le péché marque d'une couleur particulière la possibilité d'une « conversion écologique » dans le christianisme. En effet, si le péché a en quelque sorte tordu notre relation à la nature (sans supprimer la ressemblance) il a surtout voilé notre regard désormais incapable de lire la Présence

trinitaire dans la nature sous la forme de « vestiges » explique Saint Bonaventure son *Itinérarium*<sup>4</sup>.

C'est là le cœur de la spécificité de notion chrétienne de conversion. La *metanoia* chrétienne a ceci de spécifique qu'elle passe par un repentir. Comme l'indique d'ailleurs Alain Lipietz il ne s'agit pas d'un repentir doloriste mais visant à restaurer selon les termes de Saint François la « **pureté du cœur** » qui s'obtient par un détachement total non seulement par rapport aux biens de ce monde et par rapport à notre volonté propre dans le cadre d'une ontologie du don. Etre c'est donner et se donner à l'image de la trinité fabricatrice de ce monde. Il y a donc la nécessité d'une transformation profonde, d'un **arrachement** à soi pour reprendre les termes de Pierre Hadot. Comme le rappellent tant Jean- Paul II avant lui que le Pape François **l'écologie intérieure favorise l'écologie extérieure**. « *Nous devons faire l'expérience d'un changement de cœur* » (§.218). « *Il n'y aura pas de nouvelle relation à la nature sans un être humain nouveau. Il n'y aura pas d'écologie sans une anthropologie adéquate* ». (§.118)

C'est ce qui limite selon nous la portée de la « transcendance » dont parle Alain Lipietz au nom des écologistes, c'est lorsqu'il consent : « *Nous, écologiste agnostiques, acceptons que les chrétiens appellent Dieu ce que nous appelons valeurs et dont nous reconnaissons qu'elles ne sont pas strictement immanentes* ». Deux questions s'imposent alors : d'une part, pourquoi ces valeurs éthiques ne parviennent pas à transformer les comportements du plus grand nombre ? D'autre part, si leur fondement n'est pas immanent, comment sortir du champ de l'immanence pour entrer en contact avec ces valeurs transcendantes qui permettent à l'homme de faire retour à sa propre dimension transcendante sans invoquer une transcendance de surplomb car, comme le pose Alain Lipietz, « si tout

---

<sup>4</sup> SAINT BONAVENTURE, *Itinéraire de l'Esprit vers Dieu*, traduction d'Henry Duméry, Editions Vrin, 1994

est lié, le plan d'immanence se prolonge indéfiniment, sans qu'on rencontre vraiment un « dehors ».

**C'est donc davantage au niveau des modes d'accès à la transcendance que sur sa nature que le dialogue peut s'engager entre le christianisme et l'écologie.** Comme le résume Emmanuel Falque : « *le laisser de l'entrée en présence importe toujours davantage que la présence de cela même qui entre*<sup>5</sup> ».

Or Il y a dans le mode de vie de Saint François et également celui des pères de l'Église, source d'inspiration des orthodoxes, des enseignements précieux sur ce point. Pour les orthodoxes, la pratique de la **prière du cœur** doit permettre de faire descendre l'intelligence dans notre cœur en faisant coïncider la respiration avec la récitation de la prière : « Jésus Christ, fils de Dieu, priez pour nous pauvre pécheur ». La concentration sur le souffle permet d'éliminer les pensées parasites (et de lutter contre les assauts du péché) afin de ménager un espace d'ouverture et d'accueil de la grâce divine. L'accent est mis sur la concentration et la **vigilance** : « *Assieds-toi, recueille ton esprit, introduis-le (je dis ton esprit) dans tes narines ; c'est le chemin qu'emprunte le souffle pour aller au cœur. Pousse-le, force-le des descendre dans ton cœur en même temps que l'air inspiré. Quand il y sera, tu verras la joie qui va suivre.*<sup>6</sup> »

Coté franciscain c'est par la pratique de la **pauvreté** que s'obtient la pureté du cœur. C'est en se reconnaissant infiniment dépendant de Dieu que l'homme trouve sa liberté en s'affranchissant de toutes les formes d'attachement. A ce don de soi radical correspond en retour une donation de la grâce trinitaire par laquelle peut s'opérer cette « conversion des sens », ce dessillement du regard, grâce auquel le Saint en recevant la grâce trinitaire, pourra à nouveau voir dans le « livre du Monde » les signes de la Présence trinitaire.

---

<sup>5</sup> E.FALQUE, *Saint Bonaventure ou l'entrée de Dieu en théologie*, Editions VRIN, 2001, p. 141

<sup>6</sup> NICEPHORE LE SOLITAIRE, « Traité de la sobriété et de la garde du cœur » in *Petite Philocalie de la Prière du Cœur*, Editions du Seuil, 1979, p.151

Pour l'agnostique, cette expérience du dépouillement de soi, de la « sobriété heureuse » pour employer l'expression de Pierre Rabhi, est-elle tenable sans donation en retour? Comment trouver au cœur de nous-même une source de transcendance ? Comme le déplore Alain Lipietz à propos de certains écologistes, comment éviter que l'éthique environnementale soit réduite à un « impératif catégorique » sans enracinement interne véritable, pour atteindre ce dont le sublime kantien associé au respect de la Loi nous donne une bonne illustration : un sentiment de transcendance au cœur de notre finitude ?

Une telle attitude n'est pas sans rappeler les thérapies de l'âme des stoïciens où ce qui est visé est bien un « retour à Soi ». Ce retour à Soi est en fait ce que je nommerais un « élargissement » du Soi puisqu'il s'agit dans le cas du stoïcisme de réaliser que nous ne faisons qu'un avec la Nature universelle : *« Notre nature est en partie celle de l'univers ; c'est pourquoi la fin s'énonce vivre en suivant la nature, c'est-à-dire selon sa propre nature et selon celle de l'univers, ne faisant rien de ce que défend la loi commune c'est-à-dire la droite Raison qui circule à travers toute chose.<sup>7</sup> »*

C'est ce que Michel Foucault nomme « la vue de haut » et Marc Aurèle la **magnanimité**. Ce n'est pas Dieu qui vit en moi mais moi qui décide de m'élever au point de vue du Logos divin. Une idée qui semble résonner avec les propos d'Alain Lipietz pour lequel : « La générosité est la forme transcendante *pour l'individu* d'une valeur immanente *pour la société* ». Concernant Marc Aurèle il reste à remplacer société par nature universelle. Mais là encore un tel « élargissement » est le fruit de patients exercices spirituels. Ce qu'il y a de commun entre les spiritualités et le développement durable c'est non seulement la dimension de la relation mais celle de la durée !

---

<sup>7</sup> DIOGENE LAERCE, *Vies et opinions des philosophes*, VII, 88, in *Les Stoïciens*, traduction d'Emile Bréhier, Editions Gallimard, 1962, p. 44

Chez les épicuriens à travers la typologie des désirs naturels/nécessaires, il s'agit en quelque sorte de « synchroniser » nos désirs avec les processus naturels purement immanents (pas d'idée de Destin divin comme chez les stoïciens) pour sortir de l'illimitation des vains désirs, fruits des vices de la civilisation. C'est au cœur des plaisirs en repos (non mêlés de souffrance), au sein de l'*ataraxie* (état d'indifférence par rapports aux passions) que l'homme touche à la transcendance, il devient selon les termes mêmes d'Epicure « comme un Dieu ». On n'en sort pas...

Parmi les sagesse de l'immanence on peut également compter sur les traditions asiatiques dont l'expérience de la vacuité constitue une forme de transcendance dans l'immanence en l'absence de Dieu. Ici, le terme de conversion du regard prend tout son sens puisqu'il s'agit de « voir la réalité telle qu'elle » en se débarrassant cette fois totalement des scories de l'ego, source de toutes les illusions de séparation entre nous et le monde. Et Alain Lipietz a raison de déplorer qu'elles ne soient pas davantage sollicitées dans l'Encyclique.

Mais ces traditions tant grecques qu'asiatiques ont un point commun : elles conduisent à un amour qualifié « d'inconditionnel » pour toutes les créatures quand la fraternité franciscaine envers les créatures repose sur un amour personnel, d'un Je à un Tu auquel je reconnais une capacité égale d'accès à la transcendance sous la forme de la louange. En proposant une traduction du *Cantique des créatures* différente de l'exégèse traditionnelle, Jean Bastaire nous ouvre le champ d'une **fraternité « horizontale » et immanente** qui ne repose pas uniquement sur la relation verticale qui unit toute créature à la Source trinitaire. C'est sur cette communion avec toutes les créatures dans la louange que nous aimerions conclure en évoquant un passage des *Fioretti* où Saint François vient de prêcher les oiseaux : « *Tous ensemble restèrent tranquilles jusqu'à ce que saint François eut fini de prêcher. [...] Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient commencèrent à ouvrir le bec et les ailes et le cou et inclinant la tête jusqu'à terre ; et par leurs*

*mouvements et leurs chants ils montraient que le saint leur causait un très grand plaisir. Et saint François se réjouissait avec eux. [...] Il trouvait sujet en eux de louer dévotement le créateur<sup>8</sup> ».*

En eux, avec eux, par eux...

Ne peut-on voir dans la difficulté, pour les valeurs de l'écologie, à déclencher une transformation des comportements - par rapport à « l'efficacité » des valeurs qui ont présidé aux grands mouvements révolutionnaires - la marque d'une carence d'empathie ? Si les révolutionnaires vivaient dans leur chair la souffrance des masses opprimées, ne sommes-nous pas devenus impuissants à sentir la détresse de ces créatures dont la valeur d'existence est niée ou pire ignorée ? Une nouvelle version de la pauvreté franciscaine émerge aujourd'hui : « la pauvreté écologique » d'ailleurs évoquée par le Pape François dans l'Encyclique. Nous sommes devenus sourds aux « gémissements de la création<sup>9</sup> » et sans une réelle pratique spirituelle de l'« ouverture du cœur » il y a fort à parier que rien ne change. Dès lors, l'alliance entre les « techniques spirituelles » et les « savoirs écologiques » pourraient être une voie pour rendre possible ce que Hans Jonas préconise, en rupture totale avec la morale Kantienne : le « sentiment » de responsabilité.

« Pour que cela m'atteigne et m'affecte de manière à ébranler ma volonté, je dois être capable d'être affecté par de telles choses. Notre côté émotionnel doit entrer en jeu. Or l'essence de notre nature morale implique que l'appel tel que l'intellection nous le transmet, trouve une réponse dans notre sentiment. C'est le sentiment de responsabilité<sup>10</sup> ».

Alors que pour Kant dans la *Métaphysique des mœurs* notamment, le fondement de l'éthique réside dans l'autonomie de la Raison, avec Jonas, l'objet de la responsabilité importe tout autant. Il est ce qui met notre volonté en mouvement et permet le passage à l'acte et c'est précisément tout le problème de l'écologie : savoir mais ne pas agir en conséquence. Mais cet objet n'est pas seulement un objet, il

<sup>8</sup> SANT FRANCOIS d'ASSISE, *Les Fioretti de Saint François*, traduction de Frédéric Ozanam, Editions de l'œuvre, 2012, p. 52-53

<sup>9</sup> *Rm*, 8,18-222

<sup>10</sup> H.JONAS, *Principe Responsabilité*, Editions Champs Flammarion, 1990, p.169

convient d'y lire, pour Jonas, l'appel du Bien. Transcendance dans l'immanence qui requiert à la fois le Jonas biologiste et le Jonas théologien pour être entendu. Cet appel du Bien dans la nature auquel il nous faut répondre n'est autre que la liberté à l'œuvre dès les plus modestes échelons de la vie.

Il ne s'agit pas pour autant de sombrer dans un pathos romantique, c'est ce en quoi la pensée jonasienne est une pensée de l'équilibre. Le bien se trouve d'abord « dans » le monde comme contenu à objectiver mais il ne pourrait l'être sans une double disposition - à la fois subjective et objective - de ma conscience à accueillir cet appel, la raison permettant de valider ce que le sentiment me dicte : « L'éthique présente à la fois une face objective et une face subjective dont l'une a affaire à la raison et l'autre au sentiment<sup>11</sup> ». C'est peut-être sur ce terrain qu'écologie et spiritualités ont à construire ensemble à la fois le pourquoi de la nécessité d'une conversion écologique (projet de l'écologie politique) et le comment de cette conversion (l'écologie comme art de la relation à travers les exercices spirituels). La transcendance dans l'immanence que les écologistes (parfois à leur insu) appellent de leurs vœux trouve ici un double enracinement méthodologique.

---

<sup>11</sup> H.JONAS, *Principe Responsabilité*, Editions Champs Flammarion, 1990, p.169